

weniger kann in diesem Falle von der Erhebung einer Gebühr für deren Zustellung die Rede sein. Andererseits steht natürlich der Berechnung der Gebühr nichts entgegen, wenn die Bestreitungsfrist in einer besonderen Mitteilung angesetzt werden muss, weil die Drittansprache erst nach der Versendung der Pfändungsurkunde erhoben worden ist ; denn unter solchen Umständen ist das Amt gehalten, die angesprochenen Pfändungsgegenstände genau zu bezeichnen und es hat dann in der Tat eine Arbeit zu verrichten, die ihm erspart bleibt, wenn die Fristansetzung in der Pfändungsurkunde erlassen werden kann. Die in AS Sep.-Ausg. 16 N° 21 Erw. 3 enthaltene Interpretation von Art. 13 GT z. SchKG ist daher gestützt auf die vorstehenden Ausführungen in dem Sinne zu modifizieren, dass das Amt zur Berechnung einer Gebühr von 50 Cts. für die Ansetzung der Bestreitungsfrist nur dann berechtigt ist, wenn diese in einer besonderen Anzeige erfolgen muss und bei der konkreten Sachlage die Pfändungsurkunde dazu nicht verwendet werden kann.

Demnach hat das Amt der Rekurrentin auch die für die Fristansetzung berechnete Gebühr im Betrage von  $2 \times 50 \text{ Cts.} = 1 \text{ Fr.}$  zurückzuerstatten und der Rekurs ist daher in vollem Umfange als begründet zu erklären.

*Demnach erkennt die Schuldbetr.- und Konkurskammer :*

Der Rekurs wird gutgeheissen.

### 3. Auszug aus dem Beschluss vom 31. Januar 1919 i. S. Schweizerische Kreditanstalt.

Verhältnis zwischen der VO vom 27. Oktober 1917 und der Verordnung betr. die Gläubigergemeinschaft bei Anleiensobligationen vom 20. Februar 1918.

In der in einer Pfandstundungssache den Oberexperten erteilten Instruktion hat sich die Schuldbetreibungs- und Konkurskammer über die Frage nach dem Verhältnis zwischen der VO vom 27. Oktober 1917 und der VO betr. die Gläubigergemeinschaft bei Anleiensobligationen vom 20. Februar 1918 (GGV) wie folgt ausgesprochen :

1. — ..... Im übrigen mag bei diesem Anlass bemerkt werden, dass überhaupt die Verordnung betr. die Gläubigergemeinschaft bei Anleiensobligationen vom 20. Februar 1918, bzw. die von den Gläubigern gestützt auf sie gefassten Beschlüsse im vorliegenden Pfandstundungsverfahren keine Rolle spielen, obwohl Art. 28 GGV auf das Gegenteil schliessen zu lassen scheint. Die Bewilligung der Pfandstundung im Sinne der VO vom 27. Oktober 1917 ist von der Stellungnahme der Pfandgläubiger zu dem vom Pfandschuldner eingereichten Stundungsgesuch unabhängig, indem eine Beteiligung der Gläubiger am Pfandstundungsverfahren nur insofern vorgesehen ist, als sie befugt sind, die Ueberprüfung der vom Sachwalter vorgenommenen Schätzung des Jetztwertes der Pfänder zu verlangen (Art. 16 VO) und beim Bundesgericht das Begehren um Anordnung einer Oberexpertise zur neuen Begutachtung einerseits des Jetztwertes, andererseits der Frage nach dem Vorliegen der in Art. 2 und 10 VO genannten Stundungsvoraussetzungen zu stellen. Die Bewilligung der Stundung hängt aber ausschliesslich von der Nachlassbehörde ab, welche die Stundung auch dann zu gewähren hat, wenn alle Pfandgläubiger sich ihr widersetzen, sofern nur den in der VO aufgestellten sachlichen Voraussetzungen Genüge geleistet wird. Art. 28 GGV kann sich daher von vornherein nur auf ein ausschliesslich nach Art. 293

SchKG durchzuführendes Nachlassvertragsverfahren beziehen und auch dann nur insoweit, als die Pfänder den Pfandforderungen keine Deckung bieten, weil ja die Pfandgläubiger, soweit sie gedeckt sind, beim Nachlassverfahren kein Mitspracherecht haben und von ihm nicht berührt werden. Die Schuldnerin kann sich daher auf den von der Gläubigergemeinschaft am 12. Juni gefassten Stundungsbeschluss nur berufen, wenn und soweit die Pfandstundung nicht bewilligt werden sollte.

#### 4. Arrêt du 4 février 1919 dans la cause **Bringold**.

Décès du débiteur après la saisie ; droit du créancier, qui n'est pas intervenu au bénéfice d'inventaire, de continuer la poursuite contre les héritiers ; voie à suivre par ces derniers, s'ils entendent invoquer la forclusion du créancier.

M. Meunier-Burdin a engagé contre Christian Bringold une poursuite, n° 69309, qui a abouti à une saisie pratiquée avant le décès du débiteur, survenu le 18 août 1908. Il laissait comme héritiers ses deux fils, lesquels ont accepté sa succession sous bénéfice d'inventaire. M. Meunier-Burdin n'a pas produit sa créance dans l'inventaire et a purement et simplement requis la continuation de la poursuite, soit la vente des biens saisis, contre les hoirs Bringold. Ceux-ci ayant invité l'office à annuler la poursuite par le motif que, en vertu de l'art. 590 CCS, le créancier avait perdu tous droits contre eux, l'office leur a répondu qu'il ne pouvait donner suite à cette demande, la question de savoir si la poursuite est éteinte relevant exclusivement de la compétence des tribunaux (art. 85 LP). L'autorité de surveillance s'est placée au même point de vue et a écarté le recours formé par les hoirs Bringold. Ces derniers ont recouru au Tribunal fédéral contre cette décision en reprenant leurs conclusions qui tendent à l'annulation de la poursuite.

#### *Statuant sur ces faits et considérant en droit :*

Les recourants invoquent l'art. 590 al. 1 CCS d'après lequel les créanciers du défunt qui n'ont pas produit dans l'inventaire de la succession ne peuvent rechercher l'héritier, mais ils négligent l'al. 3 du même article qui apporte une dérogation à cette règle en disposant que les créanciers peuvent toujours faire valoir leurs droits « en tant que ceux-ci sont garantis par des gages grevant les biens de la succession ». Or aux droits de gage conventionnels on doit, à ce point de vue, assimiler les droits résultant d'une saisie pratiquée contre le de cujus lorsqu'avant son décès les délais de participation étaient expirés. C'est ce qui résulte très nettement de l'art. 59 al. 3 LP qui autorise la continuation de la poursuite contre l'héritier aussi bien dans ce cas que lorsqu'il s'agit d'une poursuite en réalisation de gage. En effet, une fois passés les délais de participation, les droits du créancier sur les objets saisis ne peuvent plus être remis en question qu'en cas de faillite subséquente (éventualité non réalisée en l'espèce). Si donc l'héritier peut toujours être recherché en vertu d'une créance garantie par gage malgré que celle-ci n'ait pas été produite à l'inventaire de la succession, l'art. 59 al. 3 LP combiné avec l'art. 590 al. 3 CCS autorise à conclure qu'il en est de même lorsque le créancier est au bénéfice d'une saisie devenue irrévocable avant l'ouverture de la succession. Le défaut de production à l'inventaire ne portant pas atteinte aux droits résultant d'un gage, il laisse également subsister, à bien plus forte raison, ceux qui, après l'expiration des délais de participation, résultent de la saisie, soit d'un acte officiel constatant publiquement l'existence de la créance et les garanties réelles au bénéfice desquelles elle se trouve.

Pour écarter le recours, l'instance cantonale n'a pas fait appel aux considérations qui précèdent. Elle pouvait en effet se dispenser de le faire, car la question de savoir si le défaut de production à l'inventaire a entraîné l'ex-